

L'histoire a-t-elle uniquement comme objet les gens ?

Emilia Jamroziak

Number 3, Fall 2021

Les gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98678ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)

2564-1824 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jamroziak, E. (2021). L'histoire a-t-elle uniquement comme objet les gens ?
Siggi, (3), 33–34.

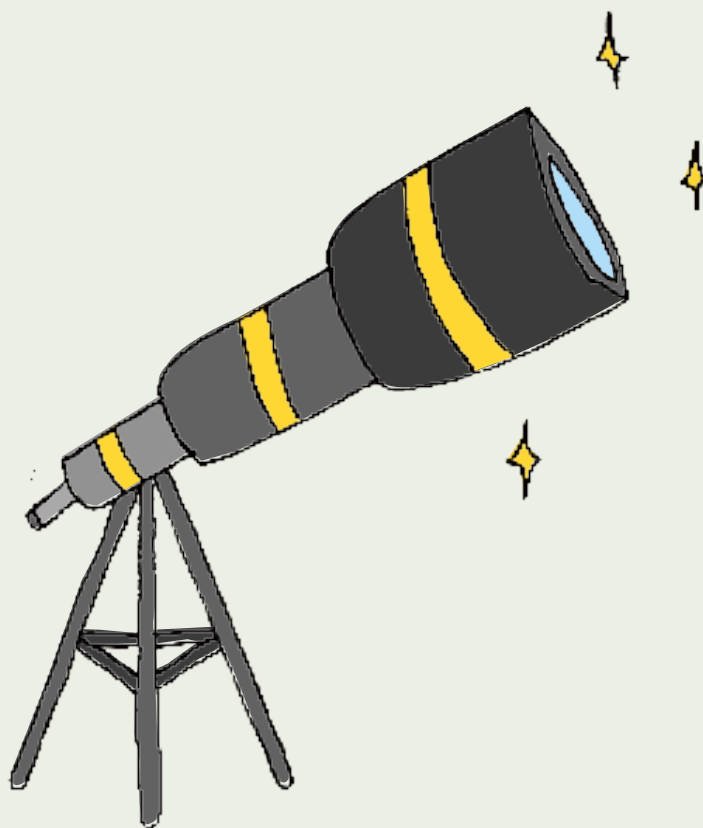
« EN TANT QUE
MÉDIÉVISTE... »

L'histoire a-t-elle uniquement comme objet les gens ?

EMILIA JAMROZIAK,
Leeds

(Traduit de l'anglais
par LAURENCE
MARION-PARISEAU)

Siggi a la chance de pouvoir compter sur Emilia Jamrozak, professeure d'histoire religieuse du Moyen Âge à l'Université de Leeds en Angleterre, pour nous offrir une petite réflexion à saveur historique sur chacune de nos thématiques. Dans ce numéro, elle s'interroge sur la possibilité, à l'ère de l'anthropocène, d'une histoire décentrée des gens.



Dans la tradition occidentale, les humains, les gens, sont au cœur de l'histoire. S'il n'y avait pas d'humains, l'histoire existerait-elle quand même ? Si cette dernière est un produit exclusif à la culture humaine, cela veut-il dire qu'on ne parle que de l'histoire des gens, des individus, des groupes (petits ou grands), y compris des « nations » ? Les gens peuvent-ils apprécier, comprendre et créer une histoire qui n'est pas à propos d'autres gens, mais bien à propos d'autres types d'êtres vivants, des non-humains, comme les plantes, les roches, la terre et l'eau ? Le concept d'anthropocène, qui décrit une période de l'histoire géologique de la Terre marquée par les répercussions non négligeables de l'activité humaine sur la Terre en tant que lieu d'habitation, a été largement adopté par les scientifiques au début du XXI^e siècle. Dernièrement, des chercheur·se·s des sciences humaines ont commencé à utiliser ce concept pour analyser les créations littéraires et artistiques afin de comprendre l'impact qu'ont les gens sur la planète et souvent afin d'élaborer des scénarios de développement durable. Autrement dit, la menace à laquelle fait face l'humanité a suscité une nouvelle façon de voir le présent, mais aussi le passé.

Il existe maintenant une panoplie d'ouvrages sur l'histoire des animaux à différentes époques et à différents endroits, qu'il s'agisse de chats, de chiens, d'éléphants ou de loups, pour n'en nommer que quelques-uns. L'archéologie, plus particulièrement la zooarchéologie et l'ostéologie, fournit une quantité impressionnante de données sur la présence de plusieurs animaux dans le passé et sur leurs caractéristiques, souvent très différentes de leurs caractéristiques actuelles; cela s'explique par l'élevage, par la nourriture que procurent certains animaux, mais aussi par les différentes relations que peuvent entretenir les humains et les animaux. Le lien étroit qui unissait les Européen·ne·s du Moyen Âge et leurs animaux domestiques est abordé par Kathleen Walker-Meikle dans son ouvrage *Medieval Pets*¹, mais les sources sur lesquelles se penche l'historienne ont elles-mêmes été créées par des gens qui ont documenté de diverses manières la présence des animaux dans leur vie.

Au moment où je rédige ces lignes, le plus grand congrès annuel d'études médiévales a lieu virtuellement. Dans le discours d'ouverture du congrès, le professeur Innocent Pikirayi a exposé l'évolution des changements climatiques et environnementaux en Afrique, du X^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Dans le cadre de ce processus complexe, il a expliqué comment se forment et se développent les villes, par exemple le Grand Zimbabwe, et la manière dont elles peuvent être appréhendées sous l'angle d'un processus biologique. Cette façon de voir les choses change assurément la manière dont peuvent être examinés les processus historiques d'émergence et de développement. Dans cette approche, les humains sont toujours pris en compte, mais font partie d'un réseau complexe d'intervenant·e·s qui comprend un vaste éventail d'animaux, mais également la terre et l'eau. En décentrant l'humain et son agentivité, nous pouvons non seulement constater la présence de l'histoire non humaine, mais également l'illusion du progrès.

Maintenant que nous prenons conscience du fait que nous avons pavé le chemin du déclin de notre propre espèce, certain·e·s d'entre nous réfléchissent à la façon dont le développement de la société occidentale a créé une relation à la Terre et à ses ressources qui est, littéralement, mortelle.

Il est tout en notre intérêt de mieux comprendre les mécanismes historiques de la relation entre les sociétés humaines et la biosphère. Également, il est clair que nous pouvons espérer «tirer des leçons du passé» pour nous adapter aux conditions changeantes et mettre en place des stratégies résilientes, considérant que le statu quo ne convient plus. Mais est-ce que cela est réellement suffisant? Certains exemples remontent certes le moral; après tout, dans l'Est-Anglie de la fin du Moyen Âge, les colons hollandais ont utilisé leurs savoirs en matière de drainage pour améliorer considérablement les conditions agricoles. Toutefois, il n'en reste pas moins que cette résilience fait partie du passé. Une des façons les plus convaincantes d'utiliser les données historiques serait, si cela s'avère possible, d'étudier l'anthropocène autrement que du point de vue de notre espèce et de ses préoccupations. Ultimement, l'histoire ne se situerait pas au niveau des humains et nous n'en serions ni les sujets ni les acteurs. Peut-être pourrions-nous tirer quelques apprentissages de cette perspective, même si elle n'est pas particulièrement réconfortante et qu'elle ne nous donne pas nécessairement les outils pour avancer vers un avenir viable.

¹Kathleen Walker-Meikle, *Medieval Pets*, The Boydell Press, Martlesham & Rochester, 2012.

